

compromettants. J'ai vu plus d'une fois la vie d'une famille suspendue par l'inquiétude à propos du plus bénin des écoulements : père, mère, sœurs s'entretenant ouvertement des fluctuations de la maladie, aux risées de la valetaille, pour la plus grande joie des concierges, et autres bonnes langues d'alentour. J'ai souvenir d'un cas dans lequel la publicité donnée à la chaudière d'un jeune millionnaire, avait atteint un tel degré que l'on vit accourir des empiriques, offrant de vendre à bon prix des baumes infailibles pour la guérison. Un garçon épicier livra ainsi pour un louis une petite boîte contenant quelques grammes de cubèbe éventé. Je plaignais sincèrement mon malade de s'être mis par une aveugle confiance dans une position aussi ridicule.

Toutefois, si celui-ci avait joué de malheur, d'autres n'ont qu'à se féliciter d'un sincère abandon auprès de parents supérieurement doués du côté du cœur et de l'intelligence, et je conviens volontiers que mon conseil fut

parfois avantageusement transgressé. Les pères, qui se souviennent de leur jeunesse, ne sont pas à redouter à l'égal des mères sans reproche, et j'ai pu apprécier la tendre et délicate sollicitude des vieux officiers pour les défaillances de cet ordre.

Il faut donc s'abstenir de poser des règles trop générales : tel devra se taire, tel autre aura raison de parler, cela dépend des personnes et des circonstances, et je ne connais pas d'occasion qui invite plus aux révélations de ce genre que la nécessité de se soustraire aux entraînements de la gent marieuse. « Docteur, me disait un de mes jeunes clients, je ne ferais jamais à ma mère l'aveu cynique de ma maladie, mais je bénirais la lettre anonyme qui la mettrait au courant de mon état, et j'ai été vingt fois tenté de la lui écrire. »

II. — APRÈS LA FIXATION DU JOUR.

Qu'il y ait des hommes assez basement immoraux pour affronter le mariage, ou assez

lâches pour n'oser s'y soustraire, au cours d'une blennorragie qu'ils savent en pleine évolution, cela ne peut faire doute.

L'ordinaire, c'est qu'une chaudepisse survenne ou se réveille pendant les jours qui précèdent l'union projetée. Les adieux à la vie de garçon comportent généralement, outre les libations de rigueur, des expansions dangereuses propres à favoriser le péril blennorragique. A la veille de rompre avec les belles que la voix publique, souvent moins bien inspirée, appelle aussi des impures, on les recherche, on les visite, on les convie à de grisantes agapes, et trop souvent on s'endort dans leurs bras. Deux jours se passent, la solennité approche et le mal paraît. La sensation de la mouche qui se pose, est perçue dans les parages du méat, on veut douter, on s'acharne à douter, on attribue le malaise, soupçonné plutôt que ressenti, aux fatigues occasionnées par les courses, les démarches, les fêtes, les bals, les dîners, toutes ces vaines parades de l'orgueil, qui

font de ces jours ravis à l'amour un temps d'épreuves redoutable même aux plus intrépides. Mais enfin la vérité se fait jour, le canal est rempli de pus, et il va falloir marcher à l'autel, dans huit jours, dans une journée peut-être. C'est alors que le fiancé se précipite chez le spécialiste et lui demande de le guérir séance tenante. Tantôt il s'exprime d'un ton dégagé comme quelqu'un qui ne sait rien ou ne veut rien savoir de la gravité du mal, il feint de l'ignorer, tantôt il adjure sur le mode pathétique et affirme qu'il se suicidera si vous ne le débarrassez pas dans les délais qui lui restent. Dites-vous que le mariage est impossible, que vous ne pouvez promettre, même faire espérer, un résultat en si peu de temps, qu'il faut obtenir un sursis : « Ce que vous demandez là, docteur, il vaut mieux n'en pas parler ; nos familles sont prêtes, nos parents sont venus ; pour que la cérémonie n'eût pas lieu, il faudrait un malheur, un cataclysme, que je disparusse. »

Vous pouvez vous rassurer immédiatement,

votre client n'a pas la moindre intention de disparaître, et ne disparaîtra pas. Mais en même temps qu'il vient chercher le soulagement, il réclame de vous une complicité morale, il veut vous faire goûter ses raisons : il est maître de lui et peut assez compter sur la candeur de la jeune fille pour retarder les premiers baisers, les graduer même au gré de l'hygiène, il prétend que vous l'approuviez, que vous l'encourageiez même à éviter le cataclysme. Avouons d'ailleurs que les opinions courantes sur la chaudepisse, les convictions faites eu égard au peu d'importance d'une maladie réputée toute locale, et dont entre jeunes gens il est de bon goût de rire, plutôt que de s'alarmer, sont de nature à atténuer singulièrement l'insolence du propos.

Dans ce monde, où l'on va à la chaudepisse comme à un sport, où les vaniteux tirent gloriole du nombre de ses atteintes, où plus d'un se vante de les traiter par le mépris et de s'en bien trouver, à qui oserait-on reprocher de parler avec légèreté d'un tel mal,

quand nous, médecins, il n'y a pas vingt ans que nous avons fini par nous convaincre de sa gravité.

Les préjugés populaires sont plus qu'on ne croit le reflet de nos doctrines ; un jour viendra qu'ils traduiront notre moderne et véridique pessimisme. Mais en vérité nous n'avons pas le droit de nous indigner aujourd'hui quand on nous répond, comme il m'a été dit à moi-même : « Mon Dieu, docteur, j'ai eu dix fois la chaudepisse et je n'en suis pas mort : quand ma femme coulerait un peu, je ne mets pas cet inconvénient en parallèle avec le scandale d'une rupture au point où nous en sommes. — Monsieur, dis-je en pareil cas, mon avis est formel : il est de votre devoir de faire retarder la cérémonie dont vous me parlez, il y va de votre santé et de la santé de votre future femme. » Sur ce point, j'entre dans tous les détails qui peuvent frapper l'esprit et bien faire comprendre ce qu'est cette maladie que tout le monde passe plus ou moins pour avoir eue et que si peu

connaissent bien ; je montre surtout l'attentat contre la santé d'une jeune femme exposée à devenir pour des années une infirme, à mener une vie de chaise longue, à n'avoir pas d'enfant, à mourir peut-être de quelque complication profonde impossible à prévenir. Ce sont tout autant de révélations pour la plupart de ceux que je tiens sur la sellette, et, par là, je prétends aussi bien éclairer les naïfs que confondre les aigrefins qui affectent de ne rien savoir, leur enlever à tous l'excuse d'une ignorance simulée ou réelle.

Mais ce devoir accompli, nous pouvons nous y attendre, cauteleux ou cynique, c'est un *non possumus* qu'en règle générale on oppose à notre conseil d'ajournement. Après cet échec péremptoire, notre rôle pourrait sembler terminé, et je sais plus d'un médecin qui se refuse à continuer l'entretien pour éviter même une apparence de complicité dans la mauvaise action qui va s'accomplir.

J'ai pour mon compte une plus haute idée de la générosité de notre intervention, et la

hauteur des responsabilités ne m'effraye pas trop, pourvu que les situations réciproques soient parfaitement définies. Il me semble que les devoirs grandissent avec les dangers qui menacent une innocente, et, sauf certains cas de machiavélisme révoltant et par trop évident, je ne pense pas qu'il soit licite de récuser la fonction protectrice dont nous sommes investis par le coupable lui-même.

Oui, après un refus catégorique, sciemment prononcé, et toutes réserves faites et bien formulées de notre part, nettement et sans équivoque, une tâche encore nous incombe : parer au mal inévitable dans la mesure du possible, ce qui veut dire : 1° traiter et guérir, tarir au plus vite la source du mal transmissible ; 2° garantir la victime désignée et prévenir la contagion en obtenant que celui qui vient nous consulter s'abstienne de tout contact dangereux avant complète guérison.

1° Faire disparaître un écoulement dans les conditions normales, quand le repos est possible, l'hygiène des organes génitaux prati-

cable et bien observée, n'est jamais chose commode, mais à la veille d'un mariage, cela devient presque irréalisable. Il faut essayer cependant.

Si le mal est à son début, c'est le cas ou jamais de tenter l'abortion. Je dis tenter, car c'est une entreprise hasardée que de juguler une blennorragie naissante; les méthodes ne manquent pas, mais le succès est toujours incertain.

L'injection de nitrate d'argent à la dose de 1 pour 20, jouit à cet égard d'une réputation ancienne et méritée, et j'ai eu souvent à m'en louer précisément en semblable circonstance. J'ai vu également de beaux résultats entre les mains de Diday, qui avait en cette méthode une confiance absolue; sa supériorité sur toutes les autres, c'est de faire place nette en trois ou quatre jours, deux, trois injections au plus suffisant pour que la question soit jugée. En cas d'échec, la maladie n'est pas aggravée, et l'on reste libre d'employer les thérapeutiques habituelles. Quels que

soient les progrès modernes, le nitrate d'argent, je le répète, n'a pas été détrôné; mais on se souviendra de n'y recourir qu'au début, à l'heure du suintement opalin, strictement localisé à la fosse naviculaire, si l'on veut éviter les inflammations suraiguës qui pourraient succéder à l'inopportune introduction du caustique.

Une fois le mal affirmé, les grands lavages avec les solutions de permanganate de potasse ou de sublimé sont surtout recommandables, et constituent la thérapeutique de choix. En instituant dès le début, suivant le conseil de Janet, des lavages intra-vésicaux, de façon à balayer complètement les voies d'excrétion, on réalise les plus grandes chances d'enrayer l'inflammation spécifique et d'empêcher qu'elle ne se propage. Les solutions à employer varieront, pour le permanganate de potasse, de 0 gr. 20 à 0 gr. 50 par litre, exceptionnellement de 0 gr. 50 à 1 et même 2 grammes en suivant une lente gradation; et pour le sublimé, de 0 gr. 05 à 0 gr. 20 au maximum. On

devra n'user que de liquides chauds, environ à la température du corps. La guérison est assez souvent obtenue en douze ou quinze jours, mais il s'en faut que ce soit une règle absolue, et que de fois n'ai-je pas vu l'inflammation suivre son cours, en dépit des irrigations les plus scrupuleusement instituées et multipliées, et malgré l'adjonction des breuvages délayants, des antiseptiques internes, et même des balsamiques !

D'autres moyens ont été préconisés, et réussirent parfois, quoique présentant moins de garantie que les précédents : je veux parler des injections astringentes prises coup sur coup, et surtout des balsamiques à haute dose. Pour *couper* un écoulement, à quelque période que ce soit, la potion de Chopart a fait ses preuves depuis plus d'un siècle, et l'on peut dire que la formule de cette méchante mixture a valu à ce chirurgien plus de popularité et de renom que ses plus belles opérations ; employée seule ou combinée avec les remèdes locaux, soit en nature, soit

en capsules, je n'hésite pas à la recommander. Mais sans recourir à ce remède, parfois mal toléré, le médecin doit savoir à l'occasion élever, suivant l'urgence des cas, les doses de cubèbe, de copahu ou de santal, en ayant égard toutefois aux congestions rénales qui pourraient s'ensuivre, et que décèlent à coup sûr les « maux de reins », et la présence d'une albuminurie passagère.

2^o Pour réaliser la seconde des conditions, prévenir la propagation de la maladie, nous ferons tout d'abord remarquer au futur que la préservation de l'organisme qu'il s'expose à souiller est aussi commandée par son propre intérêt à lui, impudent partenaire ; et cette considération ne sera pas faite pour le moins émouvoir, les plus brûlantes ardeurs étant pour l'ordinaire tempérées par la perspective d'une orchite ou d'une urétrite phlegmoneuse. Nous lui montrerons d'autre part l'importance de la blennorragie chez les femmes, sa fréquente incurabilité, la stérilité probable, les complications souvent mortelles, le veuvage

possible, et le veuvage sans enfants, n'omettons pas cet argument de valable prise sur les coureurs de fortune. Enseignons ensuite que, auprès d'une vierge ignorante, il n'est pas de subterfuge dont ne puisse se prévaloir l'éducateur lui-même bien conseillé. Il est, ou peu s'en faut, maître de la situation, à lui de n'en point mésuser, de retarder jusqu'à la période de sécurité, des approches que généralement on redoute autant, sinon plus, qu'on ne les désire. Si la jeune fille est inquiète de l'inconnu, aucune occasion n'est meilleure pour en retarder la révélation; et si de premières tentatives l'ont effrayée ou endolorie, ce ne sera pas seulement faire preuve de délicatesse, mais de prudence intéressée, que d'en différer le renouvellement. Une certaine froideur, fruit naturel de la bonne éducation chez la femme, vient en aide au coupable. « Docteur, me disait un d'eux après deux mois d'une réserve prudente, j'ai pu m'assurer en simulant de passionnés embrassements que ma femme y avait peu de goût, et je n'ai point

tenté pour le moment de l'amener à d'autres sentiments. » Une telle conduite est à la portée de tous, et je la donnerai volontiers comme exemple. Pas n'est besoin d'être homme d'esprit pour se faire tenir compte d'une abstention, qu'on a tout intérêt à observer.

III. — APRÈS LE MARIAGE.

Un homme marié qui se voit atteint d'une chaudepisse aiguë, peut n'accuser que lui de son état, ou bien il peut être victime, de sa femme ou d'une maîtresse; et les circonstances dans lesquelles il devient malade sont assez diverses pour qu'il soit utile de les résumer ici; car la situation change beaucoup suivant que l'on a devant soi un époux fidèle, ou coureur, un récidiviste ou un conscrit de la blennorrhagie.

Il est entendu que je laisse de côté tous les cas de contagion accidentelle; on sait en effet combien la *blennorrhagia insontium* est exceptionnelle chez les adultes, en dehors